

## Entre Byzance et Paris

Les lettrés hongrois au 12<sup>e</sup> siècle

Par

LÁSZLÓ MEZEY

(Budapest)

Au XII<sup>e</sup> siècle nous ne voyons que les débuts timides d'une pénétration de la littérature médiévale dans le public laïc,<sup>1</sup> mais même à ce degré primitif des contacts, ils devaient contribuer à faire naître dans la couche dirigeante de la société féodale une aspiration à la culture. En tout cas, Philippe Harveng abbé de Bonne Espérance, avait toutes les raisons de tenir pour «clerc» plutôt le *miles litteratus* que le *presbiter illiteratus*.<sup>2</sup> L'évolution que, venait de s'engager en Hongrie modifia peu à peu la signification du mot *clerc* pour lui prêter le sens, et aussi la dénomination de *litteratus*. Cette transformation du terme marque à la fois la voie de la laïcisation des intellectuels. Cette évolution, que notre pays traversa en même temps que l'Europe occidentale, ne révèle aucune influence byzantine. Certes, dans les territoires grecophones de l'Église orientale le «diacre» réel ou prétendu du prêtre ne devait pas être porteur de la culture, la continuité de la culture laïque ayant été maintenue à Byzance tout comme dans la majeure partie de l'Italie.<sup>3</sup> La situation était cependant différente chez les peuples slaves d'obédience orthodoxe.

La politique culturelle des Carolingiens confia à l'Église certaines tâches civilisatrices. La possibilité était donc ouverte devant les ecclésiastiques de s'adapter, outre les tâches religieuses, aussi à des services laïcs et de former peu à peu une couche intellectuelle dont même les aspects extérieurs cessaient d'être ecclésiastiques.

Cette nouvelle couche cultivée, en voie de formation, possédait une nouvelle culture littéraire. Sous ce rapport, la vie littéraire française avait joué un rôle de chef de file dans l'Europe du XII<sup>e</sup> siècle. Pour saisir les manifestations concrètes de cette influence, nous devons nous tourner vers deux grands cycles littéraires. L'un comprend les différentes adaptations de la légende du Saint Graal, l'autre les romans d'Alexandre et de Troie, réélaborés, d'après des modèles antiques, comme lecture de chevaliers.<sup>4</sup> Voyons tout d'abord ce dernier. C'est au roman d'Alexandre que se réfère le Notaire Anonyme, auteur représentatif de gestes de l'époque, selon toute vraisemblance notaire à la cour de Béla III, que certains indices permettent d'identifier à Péter, prévôt de Székesfehérvár, dans la suite évêque de Győr. Dans sa préface aux Gesta



Hungarorum il confie à son ami que les oeuvres de Darès le Phrygien avaient exercé une grande influence sur lui.<sup>5</sup> Grâce aux recherches des dernières vingt années nous savons que les romans d'Alexandre et de Troie furent en effet traduits en hongrois et de hongrois en serbo-croate.<sup>6</sup> Une découverte toute récente atteste que le Notaire Anonyme pouvait lire en grec les oeuvres de Darès le Phrygien.<sup>7</sup> Dans la culture et dans les lectures de ce clerc latin, vivant au carrefour de la chrétienté latine et grecque, les influences de la littérature occidentale, courtoise et chevaleresque, et de la vie littéraire greco-byzantine exercèrent une influence conjuguée.

D'un point de départ tout différent, des études philologiques et folkloriques intéressantes et compliquées ont élucidé les voies de pénétration en Hongrie de certaines ballades populaires venues de l'Ouest et leur transmission à des populations slaves, ou, dans le sens contraire, leur passage de Hongrie vers l'Europe occidentale.<sup>8</sup> On a encore moins élucidé — peut-être ne pourra-t-on jamais le faire avec une certitude absolue — les rapports qui existent entre le cycle du Saint Graal et quelques débris pénétrés dans le folklore et que nous ne connaissons pour le moment que dans des collections particulières. Dans des prières du soir, plutôt des versets à réciter, que la coutume populaire a gardées jusqu'à nos jours, on entend dire que les anges recueillent le sang du Christ dans un vase sacré (vase d'or, assiette d'étain, bassin d'or) pour protéger les fidèles. La symbolique de la lumière, si naturelle dans les prières de soir, revêt également les formes de vase d'or, d'église, d'autel. Tout cela, dans son ensemble, renvoie aux symboles centraux des romans du saint Graal.<sup>9</sup> Selon certaines sources, Chrétien de Troyes, un des auteurs de ce cycle, était religieux d'un monastère belge des Prémontrés,<sup>10</sup> et l'inspiration cistercienne de la mystique qui s'y attache est déjà démontrée par E. Gilson.<sup>11</sup> Il est possible que le grand roman mystique du XII<sup>e</sup> siècle pénétrât en Hongrie par l'intermédiaire de ces deux ordres ayant joué un rôle si actif dans l'évolution culturelle hongroise du XII<sup>e</sup> siècle.

Un des composants essentiels de la culture cléricale était la rhétorique. L'instruction par *dictamen* inculqua aux clercs l'exposé bien tourné, clair et bien construit, en prose aussi bien qu'en vers ou en musique.<sup>12</sup> Le dictamen en prose, enrichi de prose rythmée comme élément ornemental mais servant aussi de signe d'authenticité, se répand peu à peu à cette époque jusque dans la rédaction des diplômes publics. En Hongrie pourtant, la délivrance de diplômes royaux n'étant pas encore bien organisée, on découvre peu de traces de cette nouveauté diplomatique. La correspondance publique et privée des rois et des membres de leur famille révèle peut être davantage d'influence exercée par le renouveau du dictamen.<sup>13</sup> Au XII<sup>e</sup> siècle la rédaction des légendes des saints hongrois enrichit notre littérature médiévale de langue latine. A la fin du siècle, en 1192, fut canonisé «le pilier de la chevalerie chrétienne», le roi Ladislas I<sup>er</sup>. Une littérature spéciale naquit autour de sa personne.<sup>14</sup> Dès la fin



du XI<sup>e</sup> siècle, peu après sa mort, une geste des rois relata en détail sa vie, et à la veille de la canonisation, ou peu après, celle-ci servit à la rédaction d'une légende.<sup>15</sup> La légende de saint Ladislas perpète le nouvel idéal de roi, propre au XII<sup>e</sup> siècle, du roi chevalier qui protège les faibles mais qui est à la fois un «roi justicier».<sup>16</sup> Cette légende, écrite partiellement en prose rimée, se sert, pour caractériser la personnalité du roi, de l'admonition lui adressée par l'archevêque au moment de son sacre.<sup>17</sup> Cette même caractéristique revient dans l'office du saint roi, écrit en vers.<sup>18</sup> Cet office se fait remarquer moins par son niveau artistique que par la variété de sa versification.<sup>19</sup> La séquence de la messe du roi devait également être faite à l'occasion de la canonisation de Ladislas. Dans sa versification, et souvent même dans son texte, elle est l'adaptation de la séquence en l'honneur de la Sainte Croix, œuvre de Hugues d'Orléans, poète goliard connu sous le nom du Primat.<sup>20</sup> La séquence «*Laudes crucis adtollamus*» résume d'une manière caractéristique la vénération de la Croix, répandue dans les générations des croisés, elle appartient aux séquences victoriennes, qui ont pénétré en Hongrie relativement peu nombreuses.<sup>21</sup> C'est que, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la liturgie hongroise se tenait à l'emploi traditionnel des textes en prose de Saint Gall et de Reichenau empruntés au XI<sup>e</sup> siècle.<sup>22</sup> Dans la légende versifiée de saint Ladislas il y a un répons qui est également une adaptation, celle de l'office en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, où le passage «*per Thomae vulnera*» est changé en l'honneur de saint Ladislas en «*per Ladislai merita*».<sup>23</sup> Le lien entre la vénération des deux saints s'explique de plusieurs façons. Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle une collégiale fut fondée à Esztergom en l'honneur de l'archevêque d'Angleterre<sup>24</sup> qui faisait ses études dans les écoles parisiennes en même temps que Lucas, futur archevêque d'Esztergom.<sup>25</sup> Celui-ci, comme saint Thomas, fut un représentant radical du grégorianisme. Ses études faites à Paris nous sont connues grâce à Walter Map, compatriote de saint Thomas de Cantorbéry.

Suivant Lucas, plusieurs clercs hongrois ont fait des études aux cours de l'universitas parisienne des maîtres et écolâtres.<sup>26</sup> Sous le règne de Béla III plus d'un devaient faire des études à l'école de l'abbaye Sainte Geneviève à Paris. La lettre de l'abbé Etienne adressée au roi de Hongrie en fournit des preuves.<sup>27</sup> L'abbaye de sainte Geneviève offrit une bonne instruction dans l'«*ars epistolandi*» dont la connaissance impeccable était une condition du service en chancellerie. Etienne, abbé des chanoines réguliers génovéfains, mentionné ci-haut, passait pour un grand maître de cet art.<sup>28</sup> Ces clercs, après les études faites à Paris, reçurent des places dans l'administration et les chancelleries royales organisées à l'époque selon les normes contemporaines et, selon la coutume du temps, pénétraient souvent dans la hiérarchie. Un des clercs fit connaître en Hongrie l'*Historia Scholastica*, manuel d'histoire de Petrus Comestor (Pierre le Mangeur), un des maîtres connus au bord de la Seine. Un des manuscrits de ce livre, copié à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, se trouve à la



bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Il contient douze gloses écrites en hongrois. Elles sont toutes marginales et donnent les explications de mots faites par le maître pendant son cours. L'étude des coutumes scolaires vers le premier millénaire nous apprend que la lecture des auteurs était toujours accompagnée d'explications en langue vulgaire et de la traduction du texte, traduction orale bien entendu.<sup>29</sup> Toutefois, ces essais, tout scolaires qu'ils fussent, permirent d'établir un lien entre la langue maternelle et la faculté d'expression inégalable pour l'époque des auteurs classiques, et de plus avec la littérature même. C'est ce qui éveilla peu à peu le désir de faire participer la langue maternelle à l'art du *litteratorie loqui* réservé en exclusivité à la langue latine. Lorsque nos clercs hongrois commencèrent à faire des études à Paris, la France, surtout les territoires de la langue d'oc, était déjà bien évoluée sous ce rapport. Ils ne devaient pas ignorer la promotion au rang littéraire de la «vulgaritas», processus qui se produisit à ce siècle. Cette idée toute neuve n'était pas la moindre des connaissances rapportées de Paris.

Un clerc nommé Elvin était de ces étudiants. Le roi Béla III l'envoya à Paris «ad addiscendam melodiam». <sup>30</sup> Dans la suite il fut sacré évêque.<sup>31</sup>

Lors du séjour à Paris des écoliers hongrois de l'abbé Etienne, Geoffroi de Breteuil était sous-prieur de Saint Victor, abbaye-mère de Sainte Geneviève. Il est possible qu'Elvin fût l'élève de Geoffroi de Breteuil, ce dernier ayant laissé parmi ses œuvres une petite étude théorique de la musique.<sup>32</sup> Il n'est pas impossible non plus que la «melodia» qu'Elvin devait apprendre à Paris fût déjà le nouveau style dont Fellerer a constaté qu'il était le grand événement musical du XIII<sup>e</sup> siècle. Peut-être la Hongrie participa-t-elle tôt à cet événement. En tout cas, le Planctus de Geoffroi — devenu dans la suite prieur de Sainte Geneviève à l'époque de l'abbé Etienne — devait pénétrer dès cette époque en Hongrie, son adaptation hongroise se trouvant dans un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>33</sup> Le Planctus n'est pas un chant liturgique, son air chanté en Hongrie nous est inconnu, mais sa versification rappelant les conduits (conductus) et les motets permet peut-être d'en tirer la conclusion que son exécution musicale s'écarta déjà du plain chant et suivait le déchant (discantus). Si c'est vrai, cela veut dire qu'à la fin de ce siècle, la nouvelle culture musicale, non grégorienne, a déjà pénétré en Hongrie.

L'adaptation hongroise du Planctus nous est parvenue insérée dans des textes qui rattachent cette œuvre littéraire de grande valeur (et si nos conclusions sont justes, œuvre musicale aussi) à des mouvements religieux nés au XII<sup>e</sup> siècle, notamment au béguinisme.<sup>34</sup> Ailleurs, j'ai déjà traité en détail l'histoire de ce mouvement en Hongrie, ici je ne voudrais qu'y ajouter un nouveau point de vue. Dans mon étude sur ce sujet j'ai dit que par rapport aux diocèses rhénans et à ceux plus à l'ouest, le nombre des monastères féminins était extrêmement bas dans notre pays.<sup>35</sup> Dans la Hongrie de l'époque des Árpádiens, la différence dans le nombre des monastères pour hommes et pour



femmes est aussi frappante en faveur des premiers que dans l'église orthodoxe où c'était déjà traditionnel.<sup>36</sup> Une nouvelle donnée s'insère dans ce contexte. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, nous lisons dans un diplôme, rédigé dans un latin assez barbare, que les habitants du monastère grec saint Pantaleon sur le Danube étaient des «begine sive moniales Grecales». <sup>37</sup> Voilà, tout inattendu, un élément byzantin qui s'ajoute à l'histoire des mouvements laïcs en Hongrie, mouvements qui déterminent dans une si grande mesure la religiosité gothique.

\*

Au XII<sup>e</sup> siècle, en Hongrie, les fondements de la littérature se développent sous l'influence conjuguée de Byzance et de Paris. Comme dans la majeure partie de cette Europe de culture latine, le porteur de la civilisation était l'Église, ou plus exactement le clergé pris dans le sens d'intellectuels, que l'opinion publique identifia à l'Église. Son influence dans la diffusion de la culture, comme toute son existence historique, étaient déterminées et nuancées par les spécificités de la société féodale hongroise. Les conséquences des réformes grégoriennes, les nouveaux ordres (Prémontrée et Cîteaux) qui transmirent les influences occidentales et les clers du roi continuaient à former, sous le signe de ces spécificités, notre culture nationale entre l'Orient et l'Occident.

#### NOTES

<sup>1</sup> Jacques le Goff, *Les intellectuels au moyen âge*, Paris 1957, 9—19.

<sup>2</sup> Philippus a Bona Spe, ep. 16. Pl. 203; cette conception prévaut dans les exemples suivants: Pegues Frank, *The clericus in the Legal Administration of Thirteenth Century England*, *The English Historical Review* 71 (1956) 529—559: «some offices were considered the permanent domain of the laity» 531; «miles nuper clericus», «milites literati».

<sup>3</sup> Riché P., *Education et culture dans l'occident barbare VI<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles*, Paris 1962, 41—53, 62—68, 182—186.

<sup>4</sup> Pfister, H., *Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo* — Sammlung mittel-lateinischer Texte 6, Heidelberg 1913.

<sup>5</sup> «in hystoria Troyana . . . Darethis Frigii ceterorumque auctorum . . .» Prol. in *Gesta Hungarorum*, Szentpétery SS. I. 33. — Récemment M. Gy. Györffy a mis en question les assertions de l'article cité dans la suite (cf. note 7) de M. J. Horváth et considère que le Notaire Anonyme était un prévôt d'Óbuda, dans *Irodalomtörténeti Közlemények* 74 (1970) 1—8.

<sup>6</sup> Hadrovics, L., *Az ó-magyar Trója-regény nyomai a délszláv irodalomban* (Vestiges du roman de Troie en vieux hongrois dans la littérature sud-slave), MTA I. OK. 5 (1954) 79—181; id. *A délszláv Nagy Sándor-regény és középkori irodalmunk* (Le roman d'Alexandre en sud-slave et notre littérature médiévale) dans MTA I. OK. 16 (1960) 235—293.

<sup>7</sup> Horváth, J., *P. mester és műve* (Le maître P. et son œuvre) dans *Irodalomtörténeti Közlemények* 70 (1964) 1—20, les connaissances en grec du maître P.

<sup>8</sup> Vargyas, L., *Kutatások a népballada középkori történetéhez* (Recherches sur l'histoire médiévale de la ballade populaire) dans *Ethnographia* 1960, 163—276, 479—523, 1962, 206—259.

<sup>9</sup> Des données de ce genre se trouvent dans le recueil de Sándor Besenzy (Ordas) contenant des matières provenant de la région de Kalocsa. Je remercie M. Nándor Fettich d'avoir attiré mon attention sur ces données. Les textes compilés d'éléments



pris à de vieilles prières de soir et déformés en récitation superstitieuses ont beaucoup de variantes dans le pays entier, comme le démontre Mme Zsuzsanna Erdélyi dans son étude sous presse. Dans mon intervention à ce sujet j'ai exposé en détail mes idées citées ici, en m'appuyant sur la littérature récente relative au cycle du Saint Graal.

<sup>10</sup> Il pourrait être question de l'abbaye de Beurepaire qui est citée dans le Conte de Graal sous le nom de Belrepaire: John F. Mahoney, *The Conte de Graal and the Praemonstratensian Order. Analecta Praemonstratensia*, 31 (1955) 166—167; il y a lieu de noter ici que dans le village actuel Géderlak il y avait au moyen âge un monastère des Prémontrés. Cf. Backmund, N., *Monasticon Praemonstratense* I, Straubing 1949/51, 439—440.

<sup>11</sup> Gilson, E., *La mystique de la Grâce dans la Queste del Saint Graal. Les idées et les lettres*, Paris 1932, 59—91.

<sup>12</sup> Mathieu de Vendôme, *Ars versificatoria*, ed. E. Faral, *Les arts poétiques du moyen âge*, Paris 1897, 110—111.

<sup>13</sup> Makkai, L., *Árpád- és Anjou-kori levelek* (Épîtres de l'époque des Árpadiens et des Anjous), Budapest 1960, 81—114.

<sup>14</sup> *Vita S. Ladislai r. Hung.*, Szentpétery SS. II; Gombos, *Cat. fontium*, 5028, III; les parties de la Geste: Chron. comp. s. 14. 131—142; Szentpétery SS. I; office en vers, séquence, hymne, Dankó, *Vetus Hymnorum eccles. Hungariae*, Budapestini 1893, 175—189.

<sup>15</sup> Klaniczay, T., *A magyar irodalom története* (Histoire de la littérature hongroise) I., Budapest 1964, 61, 64.

<sup>16</sup> Lot, F.—Fawtier, R., *Les institutions françaises au moyen âge* I, Paris.

<sup>17</sup> Pontificale Romanum, de benedictione et coronatione regis: «pietatem servabis... iustitiam... administrabis... viduas, pupillos, pauperos ac debiles ab omni oppresione defendes...» cf. *Legenda* c. 1—2.

<sup>18</sup> Dankó, 182—183.

<sup>19</sup> *ibid.* 175—183, la versification change presque d'antienne en antienne, de répons en répons.

<sup>20</sup> Weisbein, N., *Le Laudes crucis attolamus de Maître Hugues d'Orléans dit le Primat*, *Revue du moyen âge latin*, 3 (1947) 5—26.

<sup>21</sup> Radó, P., *Répertoire hymnologique*, Budapest 1946.

<sup>22</sup> Falvy, Z.—Mezey, L., *Codex Albensis, Ein Antiphonar aus dem zwölften Jhd.* Budapest—Graz, 1963. Introduction, 29—33.

<sup>23</sup> Dreves—Blume, *Ein Jahrtausend*, latin. Hymnendichtung II. 358.

<sup>24</sup> Balics, L., *A rom. kath. egyház tört. Magyarországon* (Histoire de l'église cath. en Hongrie), II (1115—1301)/2 64—65.

<sup>25</sup> «Vidi Parisiis Lucam Hungarum in schola magistri Girardi Puella virum honestum et bene litteratus, cuius mensa communis fuit cum pauperibus...» *De nugis curialium*, dist. II, 7. ed. Th. Wright, Londres 1850. — *Történelmi Tár* I. (1878) 171; Gombos, *Cat. fontium* n. 2621, II. 1095.

<sup>26</sup> Gabriel, A., *Magyar diákok és tanárok a középkori Párizsban* (Ecoliers et maîtres hongrois dans le Paris médiéval) dans *Egyetemes Philologiai Közöny*, 1938, 182—210. L'école du monastère des chanoines réguliers génovéfains était ouverte pour les laïcs à partir de 1180: *Gallia Christiana*, VII, 68.

<sup>27</sup> PL. 211, 334—335; Gombos, *Cat. fontium*, n. 4697, III. 2181, les autres éditions *ibid.*

<sup>28</sup> De Ghellinck, J., *L'essor de la littérature latine au XII<sup>e</sup> siècle*. 1954, 192—193.

<sup>29</sup> Sur le sujet mon étude à paraître dans *Magyar Könyvszemle* 1971.

<sup>30</sup> Szabolesi, B., *A magyar zenetudomány kézikönyve* (Manuel de la musicologie hongroise), Budapest 1955, 13.

<sup>31</sup> Balics, o. c. 131.

<sup>32</sup> De musica mundana, *Histoire littéraire de France*, XV, 25; Dreves—Bluhme, *Ein Jahrtausend*, I. 281—284; sur les chanoines augustiniens et l'emploi liturgique de la musique à deux voix cf. *Canonicorum Regularium Sodalitatem*, Vora 1954, 190.

<sup>33</sup> Mezey, L., *Notes lovaniennes sur la Complainte en vieux hongrois*, dans *Acta Litt. Acad. Scient. Hung.* 11 (1964) 21—38.

<sup>34</sup> Sur la suite cf. Mezey, L., *A középkori laikus mozgalmak és irodalmi anyanyelvűségünk kezdetei az Árpádok végén* (Les mouvements laïcs au moyen âge et les débuts de la littérature en hongrois à la fin de l'époque árpadienne), Budapest 1955.

<sup>35</sup> *ibid.*

<sup>36</sup> Janin, R., *Les églises orientales et les rites orientaux*, Paris 1925, 163. (Concernant la Grèce.)



<sup>37</sup> «Possessio Penteley monostra, ubi begine sive moniales grecales condam comorabantur (1321 — Archives de Kismarton 32 A. 19 OLT); Moravcsik, Gy., *Görögnyelvű monostorok Szent István korában* (Monastère de langue grecque à l'époque de saint Etienne) dans *Szent István Emlékkönyv* I. 419; cette dénomination est peut-être motivée par le fait que les moniales grecques ne vivaient pas entièrement cloîtrées et en communauté des biens (koinos bios), mais suivaient les idées moins strictes des ordres grecs (idiorhythmia) (voir Savramis Demosthenes, *Zur Soziologie des byzantinischen Mönchtums*, Leiden—Köln 1962, 68—69,) ce qui paraissait pour les contemporains ressembler à la vie des béguines.